

Mod Dunn

MEURTRES
À POOKLYN



Mod Dunn

Meurtres à Pooklyn

© Mod Dunn, 2017

ISBN numérique : 979-10-325-0092-7



Courriel : contact@laboutiquedesauteurs.com

Internet : laboutiquedesauteurs.cultura.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Pooklyn, États-Unis, Côte Est, vendredi 25 mars 2005

Ian Natan pédale comme un dératé. Il est en retard, séquelle d'une nuit sans sommeil, uniquement faite de somnolences agitées. C'est perdu, il lui faudra expliquer et s'excuser auprès de ses élèves du *St James College*. S'excuser, toujours et encore, tout ça pour passer une journée semblable à la précédente et qui n'aura aucune difficulté à enchaîner sur la suivante.

Ian est un homme bon. Ancien séminariste, il vit seul dans son petit appartement de la 7^e Avenue. Il a toujours eu de l'attention et de la compassion pour son prochain. Résultat : il n'a pas de réel ami, uniquement des connaissances : le restaurant chinois en bas de la rue, son voisin de palier Tom, et le kiosque à journaux parqué en bas, en face de son vélo.

Depuis un certain temps, Ian a d'étranges sensations, le sentiment qu'on l'observe. Il se dit que, de toute façon, vu son insignifiante présence auprès de ses congénères, il ne voit pas qui lui voudrait du mal.

Arrivé devant la façade du bâtiment en pierre du collège, Ian gare sa bicyclette en prenant bien soin de mettre son dernier cadenas acheté il y a quinze jours, le dix-huitième en deux ans. Il faut l'aimer son vélo, ou alors juste vouloir dire à ce monde violent qu'il ne cédera pas sous la pression. Il court, rencontre le surveillant général, lui fait un signe de tête, attendant un retour compatissant et compréhensif qu'il n'aura pas. Mr Kovaks, d'origine polonaise, n'en a rien à faire des soucis de Ian Natan. Lui, le Polonais, eu égard à sa propre histoire et à celle de son peuple, ne se soucie guère du retard vélocipédique d'un professeur en mathématiques même s'il était un tant soit peu catholique. Ian déboule dans la classe, en sueur, ses élèves sont là, silencieux. À *St James*, on attend le savoir en silence.

Le cours de 6th grade se déroule normalement, les élèves ne sont pas dissipés aujourd'hui. Ian a ses chouchous, ses enfants sur lesquels le professeur mise non seulement pour amener tout le reste de la classe au niveau de connaissances désiré mais surtout pour égayer sa journée par des réponses ou des réactions inattendues. Le petit Kevin, assis au premier rang, est l'un d'eux. Enfant à fort potentiel – de nos jours nous n'avons plus le droit de dire « petit génie » –, Kevin s'ennuie. Le programme, il le connaît déjà, pour l'avoir parcouru pendant les vacances d'été sous l'impulsion de parents qui, eux, ne seront jamais notifiés comme « personnes à haut potentiel ».

Aujourd'hui, nous étudions le calcul du volume. « Nous » se résume finalement à Ian et Kevin. Le reste de la classe a déjà réalisé, depuis longtemps, la fameuse téléportation spirituelle jusqu'à la cour de récréation.

— Donc, qui peut me dire quel est le volume de ce cube dont l'arête mesure trois mètres ? demande Ian, qui compte mentalement le nombre de secondes que mettra Kevin à répondre.

— 27 m³, annonce au bout de cinq secondes la voix familière et attendue du garçon.

Record battu, se dit Ian.

— Très bien Kevin, claironne-t-il pour essayer de réveiller les autres élèves. Ensuite nous allons passer à ce parallélépipède rectangle, propose notre professeur séminariste. Qui peut me calculer le vol...

Une détonation retentit soudain. La vitre donnant sur la cour de récréation explose dans un fracas assourdissant. L'esprit de Kevin passe du calcul demandé à la présence suspecte d'une matière visqueuse sur son visage. Il passe d'un sujet à l'autre sans s'arrêter puis est interpellé par la position inhabituelle du professeur, maintenant à plat ventre sur le bureau. Kevin commence à comprendre, sa théorie est confirmée par le trou béant

présent dans le crâne de l'enseignant tant apprécié. Ian Natan n'achètera pas de dix-neuvième cadenas.

À deux rues de là, sur la terrasse d'un des bâtiments dominant le quartier, un homme marmonne. Il range tranquillement son matériel : un fusil de sniper, tout en kit.

— Ce qui est pratique à notre époque c'est le côté *Kit et Discount*, se dit-il.

Il n'aurait jamais pu réaliser son œuvre sans ces deux aspects fondamentaux de notre société de consommation.

2

Pooklyn, États-Unis, année 1999

Le nouveau maire entra en fonction en 1998. Qui dit nouveau mandat, dit également actions "coup de poing" rapidement menées pour faire plaisir à son électorat. Une multitude de domaines furent dépoussiérés. L'équipe municipale en place s'aperçut rapidement que la ville était en retard sur de nombreux sujets par rapport aux mairies avoisinantes. L'intégration de personnes dites déficientes physiquement ou mentalement en faisait partie. Les nouveaux maîtres de Pooklyn décrétèrent alors que toute institution publique devait accueillir un nombre défini d'individus et, si besoin, les former. Ceux qui parlèrent de quotas furent immédiatement malmenés par tous les représentants du « politiquement correct ». Néanmoins, tout le monde reconnut que c'était un pas indéniable vers l'insertion de personnes qui étaient réellement mises à l'écart de notre société et ce n'étaient pas quelques places réservées dans un bus ou des toilettes de pharaons qui pouvaient remédier à cet état de fait.

Le commissariat central n'échappa pas à la règle, mais personne ne sut pourquoi, la nouvelle mairie voulut en faire un exemple.

Le discours à la plèbe était clair : au lieu d'intégrer ces individus notifiés « avec handicap » de façon homogène dans chacun des services, véritable casse-tête suivi d'innombrables réunions sans fin avec des chefs de service totalement hostiles, on créait un seul service uniquement constitué de cette population atypique.

Comme disait le chargé de communication à Monsieur le maire :

— Monsieur, ne vous inquiétez pas, on va vous les bichonner, ces heureux *winner*s. On va en faire des héros nationaux.

Une annonce parut en février 1999. Elle ne parlait aucunement du profil souhaité, cela aurait paru louche, elle mentionnait le lieu de travail, la joie de défendre l'ordre public et surtout les avantages du statut de fonctionnaire. L'opportunité à saisir. Tout comme ces publicités de l'armée où vous voyez déjà en tenue de combat dans les tranchées à défendre les opprimés, pour vous retrouver en fin de compte dans un trou perdu du Texas à garder la résidence secondaire d'un diplomate dont tout le monde se moque.

Finalement un énième expert en communication retint quatre candidats. Et là, il faut bien le dire, l'expertise força le respect.

Tout d'abord, le rôle de chef de service fut attribué à Adam Smith.

Mr Smith était un homme brun d'une quarantaine d'années. Visage marqué, élancé, un mètre quatre-vingt-dix, tout en muscle, la personne à qui vous n'auriez jamais demandé l'heure à moins d'être accompagné par la garde nationale. Victime d'un cancer de la gorge à 35 ans, il avait dû subir une laryngectomie et la mise en place d'une prothèse phonatoire. Il en résultait une voix métallique, sortie d'outre-tombe. Ce qui n'égayait en rien son personnage.

Comme disent tous les médecins aux patients subitement diminués :

— Ne vous inquiétez pas, vous allez vous y faire, vous allez de toute façon compenser par d'autres gestes et attitudes auxquels vous n'aviez pas pensé jusque-là.

Le problème est que Mr Smith avait tellement compensé qu'il s'était totalement intégré dans un nouveau personnage. Grand fan de la saga Star Wars depuis toujours, se levant un jour post-trauma, tout lui parut évident : il était l'unique Dark Vador.

Aussi proclamait-il à qui voulait l'entendre qu'il était le père de Luke et surtout qu'il reniait sa fille : « cette pute de Princesse ». Sur l'Empereur, il était indécis. Pouvait-il lui tourner le dos, alors que le vieux lui avait apporté

le pouvoir, et tout ça pour ce fils découvert que très tardivement ?

Mr Smith était conseiller en patrimoine pour particuliers avant la découverte de son cancer. Il essaya tant bien que mal de se réintégrer dans ce métier qu'il adorait, malheureusement son nouveau rôle de chevalier de l'Empire l'en éloigna définitivement. En effet, le suivi de clientèle se transforma au fur et à mesure en des entretiens théologiques où il était bien plus question du Bien et du Mal que des aléas de la bourse. Lorsque l'annonce parut, cela faisait déjà un certain temps qu'il ne s'occupait plus d'aucun portefeuille. La lumière lui apparut : les forces de l'Empire l'appelaient, il ne pouvait qu'être retenu pour ce poste. Là-dessus, à la surprise générale, Mr Smith avait eu raison.

Le second membre de THE TEAM OF POOKLYN, appelée plus couramment « THE T.O.P », était Lois Maverick.

À 25 ans, Lois Maverick était déjà flasque. De taille moyenne, on voyait en lui le non-sportif par excellence, l'homme à qui vous ne ferez jamais porter de short un dimanche matin de décembre pour aller se geler les parties génitales, sous prétexte qu'on se sent bien mieux après un bon footing. Une frange de cheveux châtain tombant sur des lunettes d'informaticien ajoutait encore un peu plus de crédit au fait que les prouesses sexuelles étaient pour les autres.

Son handicap à lui était un plexus brachial du bras droit. En clair, il ne pouvait ni le lever dans un salut nazi frénétique ni soulever quoi que ce soit d'imposant. Mr Maverick avait profité des toutes dernières technologies bioniques pour récupérer au mieux l'amplitude et la force de son membre meurtri. Malheureusement, dans la fin des années quatre-vingt-dix, nous n'en étions qu'au stade d'essais thérapeutiques et notre informaticien subissait, bien malgré lui, tous les effets secondaires non prévus dans la formule. Et des bugs, il y en avait. Le plus fréquent était la surchauffe du

tissu cellulaire. Des douleurs intenses apparaissaient, suivies de mouvements soudains non désirés par l'hôte, pour aboutir finalement à de violents lancers de bras droit dans l'environnement proche. Ainsi, au rythme journalier de trois cafés renversés et quatre coups de « latte » envers des collègues, Mr Maverick avait dû abandonner son travail d'ingénieur informaticien. L'annonce du commissariat lui parut une aubaine pour changer de milieu et ne pas trop se faire remarquer.

Le troisième membre de THE T.O.P était Emmet Jones.

Mr Jones était un homme d'affaires d'une trentaine d'années, mais paraissait déjà avoisiner la cinquantaine. Riche héritier, à qui l'on ne refusait rien, il n'avait jamais accepté que la femme de sa vie partît avec un golfeur sur les greens et bien plus loin encore. Se sentant trahi puis progressivement abandonné par les siens, Mr Jones se coucha, un dimanche matin, sur des voies de chemin de fer pour en finir définitivement. Malheureusement un doute existentiel le prit au moment où le train de banlieue arrivait. Il se leva d'un bond, mais trop tard. Le buste et la tête se figèrent sur place. Le reste partit en banlieue.

Après un nombre incalculable d'opérations – Mr Jones avait les moyens –, on lui adapta un système électronique de jambes métalliques, le tout monté sur batteries situées dans l'entrejambe, le seul endroit normalement inaccessible aux personnes étrangères. Après une très longue rééducation et une formation à ses nouvelles « gambettes » artificielles, l'homme ne croyait plus en rien, il restait à son état de rentier. Jusqu'au jour où l'annonce parut, ce qui lui donna une chance de ne plus côtoyer ce monde de privilégiés qu'il ne connaissait que trop bien, mais d'où il se sentait de plus en plus exclu.

De nombreux commissariats rêvaient d'avoir un Robocop pour nettoyer leur zone ; avec Mr Jones, celui de Pooklyn en avait au moins le bas.